

LA COMMUNAUTÉ BRITANNIQUE

ET LE DÉVELOPPEMENT DE SAINT-RAPHAËL (1880-1914)ⁱ

Lindsay Benoist

Il y a cent ans, avec ses deux églises anglicanes, sa pharmacie anglaise et son salon de thé, Saint-Raphaël vivait à l'heure britannique. Les hivernants venus d'outre-Manche étaient même si nombreux que leur présence justifiait la nomination d'un vice-consul. Tous étaient tombés sous le charme de Saint-Raphaël. Pourquoi avaient-ils choisis cette localité ? Comment y vivaient-ils et quelles relations entretenaient-ils avec la population raphaëloise ? Les témoignages qu'ils nous ont laissés permettent d'évoquer une période faste du développement de Saint-Raphaël.

Saint-Raphaël favorisé par sa situation géographique et par le chemin de fer

Bien entendu les hivernants anglais étaient conquis par la beauté des paysages et la douceur du climat de Saint-Raphaël. Loin des frimas du nord, certains venaient aussi y prendre soin de leur santé. Cependant ils pouvaient tout aussi bien le faire ailleurs sur la côte. En examinant la carte de la région, on comprend aisément les atouts que Saint-Raphaël a tirés tant de sa situation géographique que du tracé des lignes de chemin de fer.

Par une sorte de contagion, la proximité de Cannes a favorisé le développement rapide de Saint-Raphaël, les deux villes n'étant distantes que d'une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau. Vers 1880, Cannes avait déjà connu vingt années de forte croissance et le prix des terrains disponibles avait considérablement augmenté. Les Anglais qui souhaitaient acquérir de grandes parcelles à des prix plus abordables pour construire des villas dans de vastes parcs ont donc investi à Saint-Raphaël à peu de distance de Cannes.

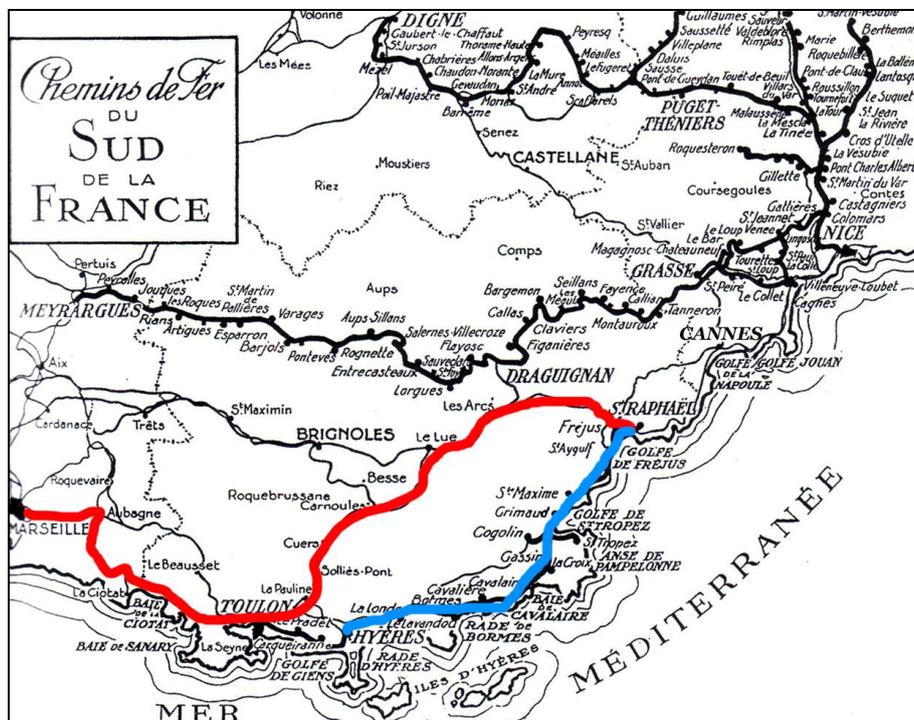
En venant de l'Angleterre, Saint-Raphaël présentait aussi l'avantage d'être un peu moins loin que Cannes. Ceci a été souligné dans un article d'un magazine anglais qui vantait les mérites de Saint-Raphaël en 1896 : « *de toutes les stations d'hiver sur la Riviera, Saint-Raphaël est la plus proche de l'Angleterre (à l'exception de Hyères) puisque l'on atteint cette ville par le chemin de fer presque une heure avant Cannes* »¹. Pour des voyageurs harassés, au terme d'un long voyage d'au moins 27 heures depuis l'Angleterre, cette différence d'une heure constituait un avantage sensible.

Comme aujourd'hui, tous les trains s'arrêtaient à Saint-Raphaël, première station où le chemin de fer PLM retrouvait la mer après Toulon. Pour des raisons économiques et techniques les ingénieurs du PLM avaient en effet décidé de contourner le massif des Maures par la vallée de l'Argens plutôt que de suivre le bord de mer. Dès 1863 la ligne, qui avait été prolongée des Arcs à Cannes, passait par Saint-Raphaël. Aujourd'hui le TGV suit le même tracé.

Saint Raphaël a bénéficié aussi d'un avantage supplémentaire sur d'autres villes de la côte quand a été ouverte la ligne du littoral. La Société des chemins de fer du Sud de la France avait été constituée en 1885 pour construire une ligne qui desservirait toute la côte, de Hyères

ⁱ L'article ci-dessous reprend l'essentiel d'une conférence donnée le 29 avril 2010 au Centre Universitaire Méditerranéen à Nice, dans le cadre du colloque « 250 Ans de Présence Britannique sur la Riviera » organisé par le CEHTAM (Centre d'Etude et d'Histoire du Tourisme de la Côte d'Azur et de la Méditerranée). Ce colloque doit faire l'objet d'une publication.

à Saint-Raphaël. Chaque extrémité de cette ligne devait être raccordée au réseau PLM. Présentant l'avantage considérable que représentait la jonction des deux lignes, le maire de Saint Raphaël s'est acharné à obtenir que le chemin de fer du littoral rejoigne la voie du PLM dans sa ville, qui devenait ainsi tête de ligne. La commune voisine de Fréjus qui avait formé le même projet fut privée de cet atout économique important.



Les chemins de fer autour de Saint-Raphaël au début du xx^e siècle
(en rouge, la ligne PLM ; en bleu, la ligne du littoral)

En 1889, à Saint-Raphaël, la nouvelle ligne du littoral est donc raccordée à la ligne du PLM. Sans changer de gare, les voyageurs pouvaient ainsi changer de train pour explorer une côte jusque-là quasiment inconnue des touristes. La ville devenait une étape commode et l'activité hôtelière ainsi que le commerce local profitaient de cette situation.

L'homme qui s'est battu pour que sa ville bénéficie de cet avantage était le maire de Saint-Raphaël, Félix Martin. Depuis 1887 il était aussi directeur de la compagnie Sud France.

Félix Martin, le développement de la ville et l'ouverture aux Anglais

Alphonse Karr, le célèbre chroniqueur et humoriste, a fait connaître Saint-Raphaël après s'y être installé en 1865. Mais c'est Félix Martin que l'on considère comme le créateur de la ville moderne. Il en fut le maire de 1878 à 1895. En quelques années, il réussit à transformer un petit village provençal en une station de villégiature de renommée européenne.

Né dans l'Ain en 1842, ingénieur diplômé de l'École polytechnique, Félix Martin commence sa carrière au service des ponts et chaussées de Draguignan. Puis il rejoint la compagnie PLM comme inspecteur de la section Toulon–Nice de la ligne Marseille–Vintimille. Il fait régulièrement le trajet en train entre Saint-Raphaël, où il réside, et Marseille, où se trouve son bureau.

En 1878, il devient maire de Saint Raphaël. Il n'a alors que 36 ans. Il va cumuler ces fonctions municipales avec ses responsabilités au sein de la compagnie Sud France, dont il est nommé directeur.

À cette époque, Saint-Raphaël est encore une petite bourgade traditionnelle d'agriculteurs et de pêcheurs. La population dépasse à peine 1 500 habitants. Aucun aménagement n'est prévu pour accueillir les voyageurs.

Soucieux de la vie des habitants, Félix Martin va améliorer l'hygiène publique, agrandir les écoles, renforcer la voirie et faire venir l'eau de la Siagnole jusqu'à la ville. Mais son véritable but était de développer Saint-Raphaël pour attirer les étrangers « *qui viennent – comme il le disait – dépenser chez nous leur argent pour le plus grand bien des habitants du pays* »². Dans le langage de l'époque, on désignait comme « *étranger* » tout visiteur non originaire de la commune. Il s'agissait donc aussi bien de voyageurs français que belges ou anglais, et de tous autres touristes.

Pour attirer ces visiteurs, Félix Martin avait bien compris qu'il fallait aménager et embellir le bord de mer. Ainsi qu'il le disait lui-même « *il faut maintenant songer aux étrangers qui font la fortune de notre pays et nous efforcer de les attirer en rendant les abords de Saint-Raphaël et surtout le rivage de la mer aussi pittoresques et attrayants que possible* »³. Des infrastructures sont mises en place pour l'accueil des étrangers : dès 1880 le Grand Hôtelⁱⁱ est inauguré et un casino est ouvert sur le front de mer. Tout à côté se trouvent un kiosque à musique, l'établissement des bains Lambert et plus tard, l'Hôtel des Bainsⁱⁱⁱ. L'église Notre-Dame de la Victoire est consacrée en 1887. Désormais une route longe le rivage.

Félix Martin était personnellement partie prenante dans ce développement immobilier. À la tête de plusieurs sociétés foncières, il était propriétaire du casino et possédait toute une partie des terrains nécessaires à la construction du front de mer.

En quelques années, le littoral de la ville se transforme en lieu de parade et de loisirs, comme c'est déjà le cas à Nice et à Cannes, deux références importantes pour Félix Martin.

En moins de dix ans, près de 250 maisons, villas ou hôtels sont bâtis et 55 kilomètres de voies nouvelles aménagés⁴. La population de Saint-Raphaël a doublé, passant de 1508 à 3227 habitants entre 1876 et 1886.

Quel était le nombre des étrangers et parmi eux le nombre des Anglais qui séjournaient alors dans les hôtels? Les chiffres exacts ne sont pas connus, mais en 1882 les Britanniques étaient déjà assez nombreux pour justifier l'ouverture d'une église anglicane. Félix Martin va résolument y aider.

Cette année-là, un prêtre anglican, le Révérend Dyce est nommé à Saint-Raphaël afin d'ouvrir une église durant la saison d'hiver. Le maire, Félix Martin, met à sa disposition un petit local qui lui appartient personnellement pour qu'y soit aménagée une chapelle provisoire. Bien plus, à la grande surprise du révérend Dyce, Félix Martin lui fait verser une importante subvention : « *les sociétés foncières de Saint-Raphaël et de Valescure, dont le maire est à la tête, avaient voté cette somme pour inciter un prêtre anglican à venir à Saint-Raphaël* » note le révérend Dyce dans son journal⁵.

Or, dès la saison d'hiver suivante, la chapelle se révèle trop petite pour contenir tous les fidèles. Félix Martin propose alors de prêter un autre local, plus grand et tout neuf, non loin du centre de la ville. À nouveau ses sociétés immobilières versent une subvention au révérend Dyce.

Cette seconde chapelle est restée ouverte au culte anglican jusqu'en 1906. Elle a ensuite été démolie et remplacée, sur le même site, par l'actuelle église anglicane Saint-Jean l'Évangéliste, avenue Paul-Doumer. Dessinée par l'architecte britannique Sir Charles Nicholson, avec le

ii Aujourd'hui le Home arménien, avenue du Maréchal-Lyautey.

iii Démoli en 1988 et remplacé par l'Hôtel Continental.

concours de l'architecte raphaëlois Henri Lacreusette, la nouvelle église est consacrée en 1907.



La villa Les Palmiers et l'église anglicane vers 1907

Comme on le voit, Félix Martin avait bien compris l'intérêt d'attirer et de retenir des Anglais pour le développement de sa ville. Il avait aussi conçu et mis en œuvre les moyens de cette politique.

Les débuts de Valescure et les premières constructions

Félix Martin était administrateur de plusieurs sociétés foncières, notamment de la Société civile de Saint-Raphaël–Valescure. Cette société a fait la promotion commerciale de terrains situés dans les pinèdes de Valescure, à environ trois km du centre de la ville.

Durant les premières années les personnes qui ont fait construire à Valescure étaient des médecins parisiens et des investisseurs. Ils partageaient souvent les projets de Félix Martin et envisageaient la création d'une station climatique.

Dans une brochure publicitaire de 1883, un médecin, le docteur Serrand, vante les avantages de Valescure : située à quelques kilomètres des plages, cette station est orientée au midi et exposée au soleil ; des montagnes boisées l'abritent des vents froids et elle est protégée des vents chauds et humides par une forêt de résineux ; il affirme par conséquent que « *le séjour de Valescure doit être tout spécialement recherché par les personnes atteintes d'affections des voies respiratoires* »⁶.

Ainsi la société immobilière de Félix Martin fait procéder à l'édification d'une chapelle catholique et du pensionnat des Demoiselles conçu pour soigner des jeunes filles tuberculeuses.

Des Anglais fortunés, désireux d'améliorer leur santé dans le Midi, sont alors attirés par Valescure. Ils viennent avec leurs familles et leurs domestiques passer l'hiver dans les suites spacieuses du Grand Hôtel de Valescure, construit en 1882^{iv}. Un deuxième hôtel à Valescure, l'Hôtel des Anglais est ouvert quelques années plus tard^v.

iv Le Grand Hôtel plusieurs fois agrandi depuis est aujourd'hui une résidence en copropriété très cotée, Le Logis de Valescure.

v Le Pensionnat des Demoiselles est vendu en 1889 au docteur Lutaud pour devenir l'Hôtel Continental, puis en 1900 à Augustus Jessup pour devenir l'Hôtel des Anglais. Aujourd'hui c'est Le Souvenir, un centre de vacances appartenant à la SNCF.



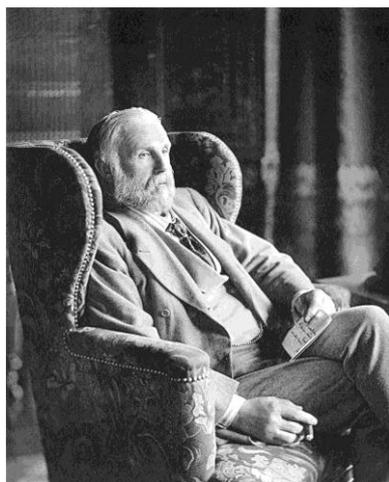
Valescure dans les pins au pied de l'Estérel avant 1900

Les hivernants trouvent aussi à louer de grandes villas appartenant à des médecins ou à des investisseurs français. Ainsi une villa de rapport appelée “Mon Repos” a été construite par Pierre Aublé en 1882 pour le docteur Noël Guéneau de Mussy. Elle est souvent louée par des aristocrates anglais qui, ensuite, font construire leurs propres villas à Valescure^{vi}. Avec ses escaliers, ses terrasses et ses colonnades, cette bâtisse de plan régulier est représentative du style néo-classique ou “palladien” qui caractérise certaines villas de Saint-Raphaël^{vii}.

Petit à petit des Anglais investissent à Saint-Raphaël et s’y installent.

En 1883, sur la colline des Cazeaux, au nord de la ville, deux Anglais sont les premiers à faire bâtir : un certain William Peel et Henry Parker, le neveu du savant Charles Darwin. Et comme le prêtre anglican a loué une maison sur la même route, celle-ci devient “le Boulevard des Anglais”, un nom que le boulevard porte encore aujourd’hui.

À Valescure, le premier Anglais qui fait bâtir sa résidence en 1885 est Théodore Sydney Bentall, descendant d’une famille d’industriels britanniques. Construite par l’architecte Léon Sergent, sa villa est appelée aujourd’hui “Les Asphodèles”. Après restauration, elle est devenue en 2005 la mairie d’honneur de la ville.



En 1889, un autre Anglais érudit et fortuné, W. H. Bullock Hall (ci-contre) acquiert à Valescure la villa “Le Maquis” de Félix Martin. En Angleterre il a l’habitude de recevoir dans sa propriété des personnalités de haut rang et des hommes de lettres. À Valescure, il accueillera des membres du Parlement de Londres, des écrivains et bien d’autres célébrités. Comme l’écrivait la *Saint-Raphaël Revue* du 30 août 1891 : « *Par son amabilité et ses nombreuses relations il a fait plus pour le développement de notre station que les plus belles réclames et les brochures les mieux imprimées* ».

On peut supposer que Félix Martin a vendu sa villa Le Maquis à cause des difficultés financières qu’il rencontrait à cette époque : le contexte économique n’était pas favorable à la prospérité de ses affaires et le littoral dans son ensemble traversait une crise grave. Félix Martin

vi La villa “Mon Repos” a été louée pour trois ans par M^{lle} B. Broadwood dont la sœur faisait construire sa propre villa à Valescure.

vii Aujourd’hui cette villa appelée “les Messugues” est un centre de vacances VTF.

avait perdu de l'argent dans des investissements qui n'avaient pas fructifié, par exemple la foire internationale de Nice. En 1884 l'une de ses sociétés foncières, la Société civile des terrains de Saint-Raphaël–Valescure avait dû être mise en liquidation.

Dans la période qui suit, des investisseurs anglais vont acheter des terrains provenant de cette liquidation. Ils prennent en quelque sorte la suite de Félix Martin.

L'essor de Valescure dans les années 1890 : les belles demeures britanniques

Une visite prestigieuse va accélérer le développement immobilier de Valescure en attirant l'attention de l'opinion publique anglaise sur cette localité : au début de l'année 1892, W. E. Gladstone, l'ancien premier ministre de la reine Victoria séjourne plus de deux mois à Valescure avec son ami Stuart Rendel.

Dans le sillage de cet important personnage d'autres personnalités britanniques viennent aussi à Valescure : des membres du Parlement et leurs suites, d'anciens ministres du gouvernement libéral et d'autres notables de Londres. Le séjour de ces illustres visiteurs attire les journalistes d'outre-Manche et de Paris et l'évènement fait l'objet de nombreux articles dans les journaux français et anglais. « *Aujourd'hui personne n'ignore plus Saint-Raphaël, dont le succès cette année tient du prodigieux* » écrit le journaliste de la *Saint-Raphaël Revue* le 20 mars 1892. « *Dès la première heure, les villas, les hôtels et les appartements meublés ont été pleins. Journallement, depuis deux mois, les hôteliers et les loueurs en garni ont eu le regret de refuser des familles qui, faute de place, sont allées se loger ailleurs Il n'y a rien de tel que la vogue pour encourager les entreprises, stimuler les hommes et mettre en mouvement les capitaux immobilisés.* »

Cet évènement va largement contribuer au lancement de Valescure en Angleterre.

Des Britanniques prennent le relais de la spéculation foncière. L'un des plus actifs de ces investisseurs est précisément Stuart Rendel, qui accompagnait W. E. Gladstone à Saint-Raphaël. Stuart Rendel, directeur d'une société industrielle, est membre du Parlement de Londres. En 1894 il est anobli et entre à la Chambre des Lords avec le titre de « Lord Rendel of Hatchlands ».

Ayant formé une société immobilière avec d'autres investisseurs anglais^{viii}, il achète d'immenses terrains appartenant précédemment à la société de Félix Martin et les met en vente. Dans les années qui suivent plusieurs membres de la haute société britannique font l'acquisition de certains de ces terrains pour y construire leurs résidences.

Ainsi la famille Broadwood (les très renommés fabricants anglais de piano au XIX^e siècle) fait bâtir en 1890 une villa en brique rouge dans le style de leur demeure en Angleterre. Cette villa, dite villa Suveret compte douze chambres et trois salles de réception.^{ix}

Deux ans plus tard, le pasteur Goulden de Sedan fait construire la villa "Les Chênes"^x dans le style anglo-normand. Cet ecclésiastique avait épousé l'héritière de la fortune de la famille Heidsieck, les producteurs du célèbre champagne. Il s'installe à Valescure dans le voisinage de sa sœur, Berthe Goulden, l'épouse de Bullock Hall.

Ces deux villas sont l'œuvre de l'architecte Léon Sergent, l'agent de Lord Rendel à Valescure. Marié à une Anglaise, il est devenu l'architecte attitré des Britanniques.

viii La Société civile des terrains de l'Estérel-Valescure.

ix Elle sera agrandie en 1930 par l'architecte Von Berg pour Robert de Rothschild et aujourd'hui elle abrite un centre de vacances du ministère des Finances.

x La villa Les Chênes est aujourd'hui l'hôtel La Chêneraie.



Les Asphodèles



Les Colombes Grises

Plusieurs des villas attribuées à Léon Sergent ont des caractéristiques communes : de nombreuses ouvertures sur l'extérieur en forme de loggias ou de « bow-windows », des toitures prolongées en corniche au-delà des façades, des soubassements en bossage et l'utilisation de la brique apparente. Ce style est appelé par Mme Jeannin-Michaud dans sa thèse de doctorat sur l'architecture à Saint-Raphaël, « le style anglais » afin de le différencier du style anglo-normand ou du style palladien, des styles de construction locale courants à cette époque⁷.

La villa des Asphodèles, la villa voisine Les Colombes Grises, construite pour le colonel Call, celle des Genévriers^{xi} bâtie pour Lord Rendel, et Clair Bois^{xii} conçue pour George Nelson Hector illustrent ce style architectural particulier. Elles témoignent encore de nos jours de l'ancienne implantation de l'aristocratie anglaise à Valescure.

Tout comme Félix Martin, Lord Rendel a bien compris l'intérêt d'un lieu de culte anglican pour le succès de ses activités immobilières. En homme d'affaires avisé, il fait d'ailleurs participer tous les propriétaires anglais de Valescure au financement d'une église. Dans une lettre à l'évêque anglican, il justifie ainsi cette demande : « ... l'église donne... à leur propriété une substantielle plus-value... et d'un point de vue strictement financier, ils n'auront jamais mieux placé leur argent qu'en souscrivant à la construction de l'église »⁸. Sous l'impulsion de Lord Rendel, une église anglicane est donc construite en 1900 à Valescure, par son architecte, Léon Sergent.



Église de Valescure vers 1900

xi Les Colombes Grises et Les Genévriers sont aujourd'hui la propriété de la Fédération des œuvres laïques (la FOL)

xii À l'origine la Villa Nelson, Clair Bois est maintenant une co-propriété

La communauté anglaise de Valescure et ses activités

Il est assez difficile de déterminer avec exactitude le nombre des Anglais qui passaient l'hiver à Saint-Raphaël. En effet ils n'arrivaient en général pas avant la Toussaint et ils repartaient juste après Pâques. Or les recensements se faisaient habituellement durant le mois de mai, alors qu'ils étaient déjà repartis en Angleterre. De plus, lors des recensements, on ne comptait pas les personnes logées dans les hôtels.

Cependant une lettre du maire destinée à justifier la nomination d'un vice-consul anglais à Saint-Raphaël donne une estimation assez précise du nombre d'étrangers se trouvant dans la commune durant l'hiver 1893/1894⁹.

Pour une population raphaëloise de 3 810 habitants, le nombre des hivernants étrangers à la commune est alors de 4 500 personnes. Les hivernants sont donc plus nombreux que les résidents permanents.

Parmi les étrangers à la commune, 3 200 soit environ 2 sur 3, sont français. Le reste est composé surtout d'Anglais ou d'Américains (962 personnes). La communauté des étrangers de langue anglaise représente donc presque un millier de personnes durant la saison 1893/1894. La plupart séjournent à Valescure, où deux grands hôtels peuvent maintenant les accueillir, sans compter les villas prises en location. Dans les documents de l'époque, les Anglais apparaissent nombreux et bien installés ; on parle désormais de « *la colonie anglaise* ».

À quoi s'occupaient donc ces riches hivernants ?

Dans sa villa du Maquis, Bullock Hall tenait son journal et ce document est riche de renseignements sur le mode de vie des membres de la colonie anglaise : ces « gentlemen » avaient des activités de gens aisés, sortis des bons collèges et des meilleures universités de l'Angleterre victorienne.

On lit ainsi qu'ils se réunissaient souvent entre eux pour des soirées musicales durant lesquelles leurs femmes ou leurs filles jouaient du piano, du violon ou du violoncelle. Au cours d'autres réunions privées, ils interprétaient des extraits de pièces de théâtre, soit en anglais, soit même en français. *La Nuit des Rois*, de William Shakespeare, animait ainsi les soirées de Valescure, tout comme les meilleurs passages du *Bourgeois Gentilhomme*.

Beaucoup des hivernants anglais écrivaient : outre leur correspondance, seul moyen de communication à l'époque, ils écrivaient leurs souvenirs ou tenaient leur journal. Certains ont même écrit des livres, tel l'ouvrage de Bullock Hall, *The Romans on the Riviera*^{xiii} qui fait toujours autorité en la matière. Bullock Hall étudiait les ruines romaines de Fréjus et il se passionnait pour la Voie Aurélienne.

Les enfants de ces familles anglaises écrivaient aussi le compte rendu de leurs journées. En effet certaines des écoles anglaises qu'ils fréquentaient les obligeaient à tenir le journal de leurs vacances. Ces documents étaient alors illustrés de dessins, d'aquarelles ou de photographies que parfois les enfants développaient eux-mêmes. On y trouve des récits de courses de vélo, de baignades quotidiennes et de sorties en bateau. On y évoque quelquefois des tirs à la carabine sur des pigeons ou sur de malheureux lapins dans des garennes aujourd'hui construites.

Avec le dessin et l'aquarelle, la lecture était un autre passe-temps de ces familles cultivées. Elles apportaient souvent leurs livres d'Angleterre, mais les agences immobilières disposaient aussi de bibliothèques de prêt (aujourd'hui encore l'église anglicane de Saint-Raphaël abrite une bibliothèque).

xiii *The Romans on the Riviera and the Rhone: A Sketch of the Conquest of Liguria and the Roman Province*, par W.H. (Bullock) Hall, Macmillan, 1898, édité à nouveau en 1974.

Bien entendu ces Anglais s'intéressaient beaucoup à leurs jardins. Leurs correspondances et leurs journaux évoquent souvent les graines et les plantes qu'ils choisissent. Ils profitaient aussi de leurs loisirs pour étudier la nature sous toutes ses formes. Certains se passionnaient pour l'astronomie, d'autres ramassaient les insectes. Sydney Bentall, par exemple, se livrait à des recherches sur les lépidoptères et il avait une magnifique collection de papillons.

Ils allaient parfois à Cannes dans la journée pour visiter des amis, faire quelques courses ou se rendre chez un médecin ou chez un dentiste. Revenus de la ville, ils appréciaient le calme de Valescure.

L'équitation tenait une place importante dans la vie de la colonie britannique. La plupart des villas avaient leurs écuries et les plus riches hivernants faisaient venir d'Angleterre leurs montures préférées. En 1891, la commune demande d'ailleurs à la compagnie du PLM de faire construire un quai de débarquement pour les chevaux «*des étrangers de distinction qui fréquentent notre ville*»¹⁰. Et dans son journal, Bullock Hall décrit comment en mars 1897, durant cinq jours, il parcourut à cheval la Voie Aurélienne, couvrant ainsi une distance de 150 km.

À cheval, à pied ou en voiture, on faisait volontiers des excursions. L'Estérel et les Maures offraient des buts de promenade très fréquentés.

Le sport avait aussi sa place dans l'emploi du temps de cette bonne société : en 1890 un club de tennis sur gazon est inauguré à deux pas de la mer, tout près de l'église anglicane. Son premier président est Félix Martin.

Puis en 1900 le grand duc Michel de Russie, président du Golf Club de Cannes, inaugure le golf de Valescure créé par les Anglais. Décrit alors comme «*étroit et caillouteux*», il ne compte que neuf trous¹¹. Mais en 1909, avec le soutien financier de la commune, il est agrandi à 18 trous, tandis qu'un "club house" est construit qui comprend un grand restaurant, des salons et des fumoirs. Des courts de tennis et des terrains de croquet sont ajoutés. De pareilles installations permettent désormais d'organiser des compétitions de golf, de tennis et de croquet auxquelles participent des équipes venues d'Hyères, de Cannes, de Nice et de Menton. Depuis son origine, le golf de Valescure a largement contribué à la renommée de Saint-Raphaël.



MM. Fowler et Brooke au golf de Valescure, février 1914

Peu avant la Première Guerre mondiale, dans le domaine sportif, une autre initiative impliquant les Anglais va donner à la ville une éclatante notoriété nationale.

À l'époque, les distractions locales manquent pour les jeunes du pays et pour les jeunes britanniques de passage. Avec l'appui de certains hivernants français et anglais, un instituteur, Albert Camatte, crée en 1904 un club de football, le Stade Raphaëlois. Un des mécènes du club est Lord Amherst¹², un riche investisseur anglais concurrent de Lord Rendel dans ses activités immobilières. Les joueurs portent un maillot de couleur et gagnent le surnom de « diables rouges ».

Or, en avril 1912, le Stade Raphaëlois remporte à Paris le championnat de France de football en battant l'A.S. française de Paris par 2 buts à 1 ! On imagine facilement combien cette victoire fut célébrée. Elle demeure encore présente dans beaucoup de mémoires raphaëloises.

Parmi les joueurs de Saint-Raphaël se trouvaient plusieurs Anglais et quatre joueurs d'une même famille franco-britannique, les trois fils et le gendre de Léon Sergent. Le fils aîné des Sergent, capitaine de l'équipe victorieuse, est triomphalement élu au conseil municipal la même année.

Les relations de la communauté anglaise avec la population locale et la municipalité

Comme on l'a déjà indiqué, les Anglais vivaient entre eux et l'église anglicane était au centre de leur communauté. Elle tenait une grande place dans leur vie au point que certains s'y rendaient plusieurs fois par semaine.

Leur vie sociale était aussi rythmée par des visites chez les uns et chez les autres. On s'invitait à déjeuner ou à prendre le thé. Bullock Hall note dans son journal qu'un jour il a reçu ensemble pour prendre le thé neuf *ladies* portant chacune un titre de noblesse. Des échanges et des visites de ce type impliquant des familles françaises étaient rares.

Cependant les Anglais qui résidaient de façon permanente à Saint-Raphaël et ceux qui y venaient régulièrement participaient un peu plus à la vie locale. Certains faisaient partie de sociétés savantes, tel Sydney Bentall, membre de la Société d'histoire naturelle de Toulon ou Bullock Hall qui appartenait à la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan. On peut en conclure que ces représentants de la communauté britannique parlaient couramment le français.



La famille Sergent sur la Terrasse des Bains vers 1906

Des activités charitables pouvaient aussi rapprocher les deux communautés. Ainsi, en 1890, M^{me} Sergent et son amie M^{me} Earle ont recueilli des fonds parmi la « colonie étrangère » afin de contribuer au financement de la construction d'un hôpital à Saint-Raphaël. La même année, selon la *Saint-Raphaël Revue*, ces deux dames avaient organisé une réception qualifiée de superbe dans les salons de l'Hôtel Continental de Valescure^{xiv}. Les invités français et anglais avaient dansé ensemble jusqu'à quatre heures du matin. Le journaliste conclut son article sur cette réception en souhaitant « voir se maintenir et s'accroître encore davantage ces sympathies entre la colonie étrangère et la population de Saint-Raphaël »¹³. C'est bien l'indication que de telles rencontres n'étaient pas très fréquentes.

Beaucoup d'Anglais ne connaissaient pas d'autres Français que leurs domestiques. Ils les avaient engagés sur place pour la durée de la saison, en complément parfois de leurs serveurs habituels venus d'Angleterre.

Dans certaines demeures britanniques la domesticité était nombreuse et des tenues vestimentaires imposées au personnel de maison. Par exemple, selon le recensement de 1901, dans la villa Magali, la résidence de la famille Plowden à Valescure, on ne comptait pas moins de onze domestiques, dont un valet de pied, un sommelier, une couturière et trois cuisinières ; la moitié de ces employés étaient anglais, les autres venaient d'Italie, de Suisse ou d'Autriche.

Une dernière question importante est celle de l'attitude de la municipalité vis-à-vis de cette communauté anglaise.

Comme on l'a vu, Félix Martin avait déjà beaucoup œuvré pour que sa ville se développe en attirant et en retenant des hivernants étrangers fortunés. Ce faisant il était conscient d'être en concurrence avec d'autres villes de la côte, telles Hyères ou Cannes et il s'efforçait d'offrir aux hivernants étrangers des commodités analogues à celles de ces stations voisines. Il s'employait donc résolument à favoriser le séjour de riches familles britanniques dont les investissements immobiliers et les achats dans le commerce ne pouvaient que contribuer à la prospérité locale. Clients réguliers des hôtels et des magasins de Saint-Raphaël, les Anglais participaient ainsi au bon fonctionnement de l'économie de la ville.

À partir de 1895, la municipalité suivante conduite par Léon Basso a conservé la même attitude favorable aux hivernants étrangers, notamment envers la colonie anglaise.

Par exemple, à la demande de celle-ci, il est décidé en 1898 que la gare de Saint-Raphaël sera à l'avenir appelée « Saint-Raphaël–Valescure », un nom qu'elle porte toujours. De même, à partir de 1909, le conseil municipal soutient le projet d'agrandissement du golf de Valescure présenté par une société anglaise et il verse une subvention annuelle au Golf Club jusqu'à la première guerre mondiale.

Tous ces efforts de la municipalité sont récompensés le 15 octobre 1914 : la ville de Saint-Raphaël est officiellement classée station climatique. Saint-Raphaël est définitivement lancé.

Bien entendu le développement de Saint-Raphaël marque ensuite une pause durant la Première Guerre mondiale. Il faudra attendre les années vingt pour qu'il reprenne et que les belles villas de Valescure accueillent à nouveau de riches familles britanniques.

Héritage et témoignages de la présence britannique

De cette présence britannique durant plusieurs dizaines d'années, il reste bien sûr les constructions. En parcourant Valescure, on ne peut manquer d'apercevoir à travers les jardins les belles villas longtemps habitées par ces Anglais fortunés. Créé par des Anglais, le golf

xiv Devenu ensuite l'Hôtel des Anglais

de Valescure est maintenant de réputation nationale. Deux églises font également partie de cet héritage : celle de Valescure, devenue catholique dans les années cinquante et celle de Saint-Jean l'Évangéliste qui est maintenant le centre de la communauté anglicane du Var.

Il reste aussi quelques toponymes : le boulevard des Anglais et le carrefour des Anglais. Une avenue de Valescure porte le nom du colonel Ronald Brooke en mémoire de ce Britannique qui a tant œuvré pour le développement de ce quartier. Une rue et un gymnase Victor-Sergent évoquent ailleurs le souvenir du capitaine franco-britannique de l'équipe de football de 1912. Et le nom complet de la gare de Saint-Raphaël, *Saint-Raphaël – Valescure*, est encore là pour rappeler que nombre de voyageurs venus d'outre-Manche descendaient à cet arrêt du PLM.

La colonie britannique a laissé aussi des souvenirs plus émouvants : ce sont les tombes du quartier anglais dans le cimetière Alphonse Karr de Saint-Raphaël. Dans ce cimetière créé en 1890, à l'époque de Félix Martin, toute une partie avait été réservée aux sépultures relevant d'autres cultes que le culte catholique. De nos jours une cinquantaine de tombes portent encore des inscriptions et des noms anglais. Les familles s'étant éloignées, elles sont malheureusement laissées à l'abandon : les pierres tombales sont salies et brisées, les éléments métalliques rouillés et tordus, les croix cassées et renversées.

Pourtant plusieurs de ces tombes présentent un réel intérêt architectural et historique. Il faut donc souhaiter que les descendants des familles concernées puissent être contactés et que la procédure de reprise des concessions entamée par la ville épargne les plus remarquables d'entre elles¹⁴. Ainsi sera conservé le souvenir de cette époque où la colonie anglaise a marqué l'histoire de Saint-Raphaël.

Remerciements

Martine Alison (pour les recherches), Nathalie Martin et Martial Duteil.

SOURCES

¹ *The Queen*, 12 décembre 1896.

² Délibérations du conseil municipal de Saint-Raphaël, 26 décembre 1881.

³ Délibérations du conseil municipal, 10 juillet 1881.

⁴ J. A. ORTOLAN, *Saint-Raphaël : Notes et Souvenirs*, 1894, p.161.

⁵ A. F. DYCE, *Log Book from 1882, Register and Service Register*, Archives de l'église Saint Jean, Saint Raphaël. Sur l'histoire de l'église anglicane de Saint-Raphaël, voir « Les débuts de l'église anglicane à Saint-Raphaël » par Lindsay BENOIST, *Bulletin de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région*, n° 8, 2007, p. 46-57.

⁶ Docteur René SERRAND, *Du climat de Saint-Raphaël, Boulouris et Valescure*, Paris, 1883, p. 74.

⁷ Émilie JEANNIN-MICHAUD, *Saint-Raphaël, naissance d'une station : étude architecturale*, thèse de doctorat de 3^e cycle, université de Paris X, Nanterre, 1984.

⁸ Hackney Archives, Londres. Lettre de Lord Rendel à l'évêque de Gibraltar, le 24 octobre 1903.

⁹ Lettre en réponse à Léon Sergent qui demandait au maire par courrier du 9 mai 1894 des renseignements sur la population de Saint-Raphaël en vue de l'établissement d'un vice-consul dans cette ville. Archives municipales de Saint-Raphaël, Série F Statistique 2 Commerce et Industrie, no 10-F-1. Léon Sergent sera nommé vice-consul d'Angleterre peu de temps après.

¹⁰ Délibérations du conseil municipal, 9 août 1891.

¹¹ L. E. JONES, *I Forgot to Tell You*, Rupert Hart-Davis, Londres, 1959, p. 117.

¹² Voir « Splendeurs et infortunes d'un lord anglais à Valescure : Lord Amherst et la villa Lou Casteou » par Lindsay BENOIST, *Bulletin de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région*, n° 9, 2008, p. 88-101.

¹³ *Saint-Raphaël Revue*, 25 février 1890.

¹⁴ Voir « Les fantômes d'Albion : les tombes anglaises du cimetière Alphonse Karr de Saint-Raphaël » par Lindsay BENOIST, *Bulletin de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région*, n° 10, 2009, p. 63-70, et le site de la médiathèque de Saint-Raphaël : <http://www.bm-saintraphael.fr/monuments.html>